

LAURENCE

Volume 3

Johanne
MERCIER

Histoires tirées de la collection Le Trio rigolo



UN MOT DE L'ÉDITEUR

Le Trio rigolo, c'était trois auteurs, trois personnages et trois histoires sur le même sujet dans chaque livre. Cette collection a été un grand succès pour FouLire, avec plus de 30 tomes publiés entre 2005 et 2015!

Pour la première fois, nous séparons notre trio mythique pour réunir, en un volume, les aventures d'un seul personnage. Le livre que tu tiens entre tes mains met en vedette Laurence.

Si tu aimes Laurence, n'hésite pas à le partager avec tes amis et à venir nous en parler sur notre site Web (www.foulire.com)! Et si la formule te plaît, il faut absolument que tu te plonges dans les autres univers du Trio rigolo, également réunis dans un même livre : ceux de Yohann et de Daphné!

Bonne lecture !

FouLire

MA PREMIÈRE

FOLIE

C'est lui! Je le sais. Il y a des signes qui ne trompent pas. Mes mains sont moites, ma gorge est sèche, je manque d'air et j'ai foncé trois fois dans les meubles du salon depuis qu'il est arrivé. Il s'appelle Vincent. Le fils du cousin du père de Geneviève. Si un jour je me marie avec lui, je serai un petit peu la cousine de ma meilleure amie. Mais ne brûlons pas d'étapes. Je le connais depuis 10 minutes à peine. Je dois rester calme. Agir de façon stratégique et subtile. Ce qui n'est pas évident quand on a la certitude d'être devant l'amour de sa vie.

Il ne m'a pas encore remarquée, il parle uniquement avec Geneviève: normal. C'est sa petite-cousine. Il ne m'a pas encore regardée: normal. Il ne me connaît pas. Je ne bouge pas. Je respire

à peine. Mon âme sœur vient de débarquer chez Geneviève. De passage chez elle avec son père jusqu'à demain soir. J'ai 24 heures. Il me faut agir vite.

— As-tu des projets précis pour demain? lui dit Geneviève.

Je la trouve tellement chanceuse de pouvoir discuter avec lui de façon tout à fait détendue. Je me demande pourquoi elle ne m'a jamais parlé de ce mystérieux cousin des Cantons-de-l'Est. Je me demande où sont ces fameux Cantons-de-l'Est. Je me demande surtout ce que Geneviève attend pour me le présenter. Je commence à trouver le temps long, plantée à côté d'elle, cherchant la phrase intelligente qui pourrait impressionner le cousin, transformer sa vie, la mienne et faire en sorte qu'il ne m'oublie jamais. C'est important, la première impression. Stressant aussi. Paniquant, même. Paralysant, je dirais.

— Je sais pas trop, finit par répondre Vincent. Je voudrais faire du plein air, en tout cas.

— Comme?

— Peut-être de la marche en montagne.

— Ah.

— Viendrais-tu, toi?

— Bof, moi, les montagnes.

— C'est bien ce que je pensais. Faudrait que je me trouve quelqu'un.

— Je ne vois vraiment pas qui, répond Ge.

— Moi, j'irais!

C'est sorti tout seul. Je le jure. Ce n'est pas moi qui ai parlé. C'est comme un autre moi. Un moi plus fort que moi. Geneviève me regarde avec de grands yeux.

— Toi?

— Pourquoi tu ris?

— Depuis quand tu fais de la marche en montagne?

— J'adore la marche en montagne.

— Tu en fais souvent? s'intéresse l'amour de ma vie avec ses yeux verts qui s'illuminent déjà de

m'avoir rencontrée, ou du moins d'avoir rencontré une partenaire d'escalade, ce qui est déjà un premier pas vers un avenir des plus prometteurs.

— Pas souvent, malheureusement.

— Ah.

— Le problème, c'est que je connais personne qui veut en faire avec moi.

— J'ai le même problème.

— Pas facile de trouver quelqu'un qui veut relever des défis.

— Exact!

— L'air pur des montagnes me manque tellement. J'étouffe en ville.

Geneviève, elle, étouffe un fou rire. Elle serait bien capable de tout gâcher.

— Tu viendrais avec moi demain?

Oui! Oui! Oui, mon beau Vincent. Je grimperai toutes les montagnes que tu voudras. L'Everest

est tout petit pour ceux qui s'aiment, comme nous, d'un aussi grand amour.

— Demain? Euh... je pense que j'ai rien de prévu, pour demain.

— Yeah!

— On partirait vers quelle heure?

— À 7 heures?

À 7 heures! Est-ce qu'il a bien dit «7 heures»? Il parle de 7 heures du matin? Ou 7 heures de la nuit? Faudrait peut-être pas exagérer, mon bel amour. On est en vacances. À 7 heures, le monde n'existe pas encore quand on est en vacances. À 7 heures, c'est le brouillard, le néant total. On ne va tout de même pas s'aventurer dans le néant. Pas le premier jour de notre amour!

— As-tu dit «7 heures»?

— Le temps de se rendre. Mon père va venir nous reconduire. Il va sûrement vouloir escalader aussi. Voulais-tu partir plus tôt?

— À 7 heures, c'est parfait.

- Oublie pas tes bâtons!
- Comment je pourrais oublier mes bâtons!
- T'es une vraie pro, alors?
- Qu'est-ce que tu penses?

Cette fois, Geneviève se tord de rire. Elle m'énerve vraiment. Je pars. Je file chez moi.

Une chose me chicote, cependant. Je me demande ce que Vincent a voulu dire par :

« Oublie pas tes bâtons. »



- Qu'est-ce que tu fais dans le frigo, Laurence? As-tu vu l'heure?
- Je pars en montagne demain matin avec le cousin de Geneviève, j'ai besoin d'un lunch. Est-ce qu'on a du jambon?
- Répète ça doucement.
- Est... ce... qu'on... a... du... jam... bon?

Ma mère n'aime pas mon projet. Je le vois très bien dans ses yeux. Je ne sais pas si c'est l'idée de l'escalade en montagne, de partir avec le cousin de Geneviève ou le fait que la cuisine est sens dessus dessous et qu'il est presque minuit, mais il y a un petit détail qu'elle n'apprécie pas tellement. Elle s'assoit à la table. Je vais devoir fournir plus d'explications. Mais, pour l'instant, j'ai toujours la tête dans le frigo.

- Y a pas de fromage non plus?
- J'aime pas trop l'idée que tu te perdes en montagne et surtout pas avec un parfait inconnu.

Un parfait inconnu? Pauvre maman. Je pars avec ton futur gendre. Celui qui sera à tous les réveillons de Noël pour le reste de ta vie. Si tu le voyais, maman. Si tu voyais ses yeux, tu comprendrais. Tu ne poserais même pas de questions. Tu m'aiderais plutôt à faire un lunch spectaculaire pour l'impressionner.

- Est-ce que Geneviève y va aussi?
- Peut-être. Je sais pas. Elle est pas très adepte de plein air.

— Parce que toi...

J'opte pour un sandwich au beurre d'arachide pour simplifier les choses. Il faut faire vite. Je place ce qui me tombe sous la main dans mon sac à dos.

— As-tu pensé aux ours ?

— Tu veux que je leur apporte un lunch aussi ?

— C'est plein d'ours en montagne.

— Probablement pour ça, les bâtons...

— Quoi ?

— Maman, inquiète-toi pas, OK ? Vincent, c'est un maniaque de plein air tout équipé. Son père va être avec nous. Y a aucun danger.

— Si tu croises un ours, tu fais quoi ?

— Je le tabasse avec mes bâtons.

— Apporte un sifflet.

— Maman, c'est juste une petite marche en montagne.

Elle soupire. Moi aussi, mais pas du tout pour les mêmes raisons. J'ai tellement hâte à demain. Tellement hâte de le revoir. Hâte d'être dans le silence de la montagne avec lui à marcher doucement. Hâte d'apprendre à mieux le connaître.

Hâââte.



Mes cheveux sont horribles ! Je sais, ce n'est pas vraiment important pour une excursion en plein air, mais pour une première excursion en plein air avec l'amour de sa vie, il ne faut quand même pas négliger certains petits détails. Mes cheveux vont dans tous les sens, mon beau chandail rouge est au lavage taché de moutarde et mes espadrilles de toile sont trouées. Tout va mal. Je suis debout depuis 5 h 30 et je commence à croire que l'idée d'escalader une montagne ce matin est de la pure folie. Mais bon. Trop tard. J'aurais dû lui proposer une autre activité, mais je ne l'ai pas fait. Une sortie au cinéma serait pas mal plus simple. Tant pis pour moi. Quand je pense qu'il y a des milliers de gens un peu partout dans le monde qui n'auront pas à escalader de montagne aujourd'hui. Je me demande s'ils réalisent la chance qu'ils ont.

Je mets un tout petit peu de gel dans mes cheveux pour arranger les choses. Un peu de parfum aussi. Mais pas trop. Le parfum attire les ours, je pense. Mais pas le gel. Ou c'est le contraire ? J'angoisse à chaque décision que je dois prendre. Compliqué, le plein air. J'aurais dû m'y mettre avant si j'avais su. Mais bon, il n'est jamais trop tard pour apprendre.

DING, DONG !

C'est lui ! Il est là. Déjà. Même pas eu le temps de déjeuner ! Je paralyse dans le salon. Je l'entrevois par la fenêtre. Il a tout. Vraiment tout. La casquette, les lunettes, les bottines de marche, le sourire, tout ! J'ai l'air de quoi à côté de lui, moi ?

— Salut !

J'aime le ton de sa voix un peu éraillé. J'aime son chandail aussi. Je suis même séduite par son odeur de chasse-moustiques.

— Es-tu prête ?

Je prends mon sac à dos. Pénible. J'ai de la difficulté à le soulever. J'aurais dû vérifier son poids hier soir. Il faudrait le vider un peu, mais trop tard. Je veux

avoir l'air d'une pro. Vincent ne doit pas soupçonner que c'est ma première marche en montagne. Jamais je ne laisserai entrevoir la moindre trace de doute, de questionnement, de découragement non plus. Aujourd'hui, je suis une vraie de vraie. Au retour, il aura la certitude d'avoir enfin rencontré son âme sœur. Je vais lui en mettre plein la vue. Tenez-vous bien. Cupidon n'aura pas à gaspiller ses flèches. Pas pour nous. Pas aujourd'hui. Je m'occupe de tout. J'ai pensé à tout.

— As-tu tes bâtons, Laurence ?

— Non, mais j'ai un sifflet. C'est encore mieux pour éloigner les ours, non ?

— Les ours ?

— On y va ?



J'ai mal au cœur. On roule sur une route de terre raboteuse depuis une bonne demi-heure. J'aurais dû déjeuner. Le père de Vincent a mis un peu trop de lotion après-rasage. Je voudrais ouvrir la fenêtre, mais je n'ose pas. Je suis assise toute seule sur la banquette arrière. Personne ne me

parle. Tant mieux. Je me concentre sur la route, je planifie les conversations que je vais avoir avec Vincent tout à l'heure et je prie pour ne pas être malade dans la voiture.

— On arrive ! lance le père de Vincent.

Il était temps.

Le père de Vincent nous annonce qu'il prendra un autre sentier. Un plus long, plus beau, plus difficile surtout. Il me demande si je préfère le faire moi aussi.

— Euh... c'est que...

— C'est vraiment un sentier d'expert, précise le paternel.

— J'ai pas fait de montagne depuis.

— On va commencer par le sentier d'Hillary, tranche Vincent, carte en main.

— Comme tu veux.

— Rendez-vous à 16 heures ici.

— Ça va aller ?

— Oui, c'est beau, papa.

— As-tu ta bouteille d'eau ?

— Oui, oui.

— Des barres granolas ?

— Ma carte, un couteau suisse, des allumettes. Bye.

— Pas de folies, hein ?

Il part.

Le père de Vincent nous abandonne. Deux Petits poucets perdus dans le bois. Je n'avais pas du tout envie d'avoir le papa sur les talons, n'empêche que sa présence me rassurait un peu. Mais bon. Il nous laisse tout seuls. Seuls au paradis des moustiques. Le désarroi s'empare de moi. Le désarroi ou quelque chose qui lui ressemble. Le désespoir, peut-être ? L'angoisse. La déception. Le doute.

— On y va ? demande Vincent, qui a visiblement beaucoup plus envie que moi de grimper une montagne.

Déjà? Et si je m'inventais un mal de ventre? Une foulure? Une allergie aux moustiques? On pourrait rester ici tranquillement.

Vincent est déjà parti.

Il se retourne, me sourit et me voilà prête à grimper toutes les montagnes du monde entier.



C'est magnifique! J'ai eu peur pour rien. C'est bien moi. Toujours anticiper. Toujours craindre le pire. Toujours dramatiser. Encore une leçon de vie! Le sentier est assez facile, mon sac à dos n'est pas si lourd et je ne sens même pas le trou dans mon espadrille. En forêt, il fait beaucoup moins chaud et les moustiques semblent avoir eu la bonne idée de rester sur le stationnement.

Les odeurs sont enivrantes. C'est le mot qui me vient. Odeurs enivrantes. Je me demande si je devrais parler d'odeurs enivrantes ou si l'expression va taper sur les nerfs de Vincent.

Je ne me risque pas. Par contre, je pense que le moment est très bien choisi pour étaler ma culture de plein air.

— Oh! les quatre-temps sont en fruits!

J'adore cette phrase. Quelque chose me dit que Vincent n'est pas près de l'oublier. Peut-être qu'un jour il me déclarera: «Tu sais, Laurence, quand tu as dit: "Tiens, les quatre-temps sont en fruits", c'est à ce moment-là que j'ai craqué. C'est à ce moment précis que j'ai compris que c'était toi, la fille de mes rêves. Une fille capable de s'émerveiller devant des quatre-temps en fruits, c'est rare et précieux.»

— As-tu vu, Vincent?

— Quoi?

— Les quatre-temps sont en fruits.

Il ne réagit pas. Je me penche. Je fais celle qui observe minutieusement les quatre-temps en fruits. Ce qui, je l'avoue, me permet de souffler un peu.

— Viens-tu, Laurence?

— As-tu vu les quatre-temps en fruits?

— Oui, oui.

— C'est magnifique, non ?

— C'est plein de quatre-temps en fruits partout, Laurence. On va pas s'arrêter chaque fois qu'on en voit !

Décevant. A-t-il perdu son cœur d'enfant ? Sa capacité d'émerveillement ?

Vincent marche d'un pas tellement rapide qu'on dirait qu'il a hâte d'en finir. Il ne me parle pas tellement non plus. Je vais essayer de le ralentir subtilement.

— Wow !

— Encore des quatre-temps en fruits ?

— Un carouge.

— En fruits aussi ?

— As-tu entendu ?

— Non.

— Un carouge à épaulettes...

Ce n'est pas pour me vanter, mais je pense que, cette fois, je marque un point. D'accord, je ne l'ai pas impressionné avec mes quatre-temps en fruits, mais reconnaître un oiseau par son chant, c'est tout un art. N'empêche, il pourrait s'arrêter quand je lui parle.

— Encore un carouge à épaulettes ! Arrête de marcher un peu. As-tu entendu ?

— Ça m'énerve tellement, les carouges !

— Ah ?

— Les carouges chantent pas, ils crient.

— Tu marches pas un peu vite ?

— Les carouges, c'est comme des corneilles. On dirait toujours qu'ils sont de mauvaise humeur.

— Tu trouves ?

— J'aime mieux les bruants.

— On prend une petite pause ?

— Une pause ?

— J'ai un peu chaud.

— On vient juste de commencer.

Tant pis. Je m'arrête. Je ne sais pas ce qui le pousse à marcher si vite, mais moi, je veux prendre mon temps. Quelqu'un chronomètre notre excursion ou quoi? On voit bien que ce n'est pas lui qui transporte mon sac à dos. Mais à l'heure du dîner, monsieur sera bien heureux de voir que j'ai apporté, entre autres gâteries, six petits gâteaux au caramel écossais fondant.

— On va s'arrêter au ruisseau pour le dîner, déclare-t-il, toujours en consultant sa carte.

J'aime bien l'idée de faire une pause au ruisseau. Romantique, le bruit d'un petit ruisseau qui coule.

— As-tu apporté de la bouffe déshydratée, toi?

— Es-tu fou? Déjà que je meurs de soif.

— As-tu ta bouteille d'eau?

— Oui.

— Pourquoi tu bois jamais?

— J'ai complètement oublié de la remplir. Je suis partie trop vite. C'est loin, le ruisseau?

— D'après la carte, une heure et demie de marche.

— Combien?

— De marche rapide.

— Évidemment.

— C'est certain que si on s'arrête aux deux minutes pour regarder les quatre-temps en fruits.

Je souris. Eh oui, je souris encore. Cela me demande un effort incroyable, mais je souris. Il est sûrement désarmé.

— Vincent? Tu pourrais pas m'attendre?



— VINCENT!!!

Je l'ai perdu de vue. Il m'a laissée au beau milieu d'une meute d'ours affamés. C'est vrai que j'ai un peu de difficulté à grimper les pierres humides couvertes de mousse, mais ce n'est pas une

raison pour m'abandonner. Je cherche mon sifflet. Décidément, si j'avais su que c'était un marathon digne du record Guinness qu'on allait faire, je ne serais pas venue.

Moi qui pensais qu'on rirait, qu'on parlerait de tout et de rien, qu'on s'arrêterait ici et là. Mais non. On marche. On marche. On marche. On marche et c'est tout. Rien à voir avec la balade romantique que j'imaginai. Rien à voir avec le gars que j'imaginai non plus. Quelle idée j'ai eue !

Le magnifique petit sentier battu aux odeurs enivrantes s'est monstrueusement transformé en gros tas de roches désagréables à escalader. C'est d'ailleurs depuis le tas de roches que j'ai perdu Vincent. Plutôt que de me tendre la main gentiment pour m'aider à traverser les difficultés, il a pris la poudre d'escampette. Sa vraie nature se dévoile au grand jour.

Pour bien connaître un amoureux, on devrait toujours escalader une montagne avec lui. Voilà ce que je crois. Voilà le conseil que je vais donner à tout le monde. Escaladez quelques montagnes ensemble d'abord, prenez une décision éclairée ensuite.

J'entends des bruits maintenant. Des bruits de feuilles qui crissent. Manquerait plus qu'un ours me dévore toute crue.

Un carouge à épauettes s'égosille encore sur une branche. Le seul oiseau au monde que j'arrive à identifier depuis mon premier camp de jour. M'énerve, le chant des carouges. Les quatre-temps en fruits aussi, tiens. Qu'est-ce que je vais devenir ? Je suis trop jeune pour mourir comme ça, au beau milieu des quatre-temps.

— Vincent ?

Le bruit des branches qui craquent encore. Soit c'est Vincent, soit c'est un ours. Je cherche encore mon sifflet.

— Vincent ?

J'ai oublié le sifflet. Je vais chanter. À tue-tête.

Ça éloignera les ours. C'est peut-être la dernière fois que je chante. Chanter quoi ? Franchement, Laurence ! Est-ce vraiment important, la chanson ? Chanter quoi ? Rien ne vient. Je ne connais plus aucune chanson. Je pourrais peut-être crier. Oui, c'est une meilleure idée. Mais crier quoi ? On

dirait que ma gorge est paralysée. Décidément, c'est beaucoup trop silencieux ici.

L'envie de pleurer qui monte, maintenant. Ce que je me promets bien de faire en arrivant chez moi, quand je serai toute seule, si jamais l'ours veut bien me laisser la vie sauve.

— Avoue !

— AAAAAH !

C'est Vincent. Assis sur une roche avec son allure de gars de plein air pas fatigué du tout qui me tape sur les nerfs.

— Avoue que t'as jamais fait de trekking de ta vie !

— Qu'est-ce que tu veux dire par « trekking » ?

— On continue à grimper ou pas ?

— On continue, franchement !

— Es-tu certaine ?

— C'est pas deux, trois roches qui vont m'arrêter !

— As-tu faim ?

— On mangera une fois qu'on sera au sommet. Pas avant !

— Tu veux pas redescendre ?

— On y va !

J'ouvre la marche. D'un pas rapide et décidé. Toujours moins décourageant quand on est devant. Moi, avouer que j'ai faim, que j'ai soif, que je n'en peux plus et que mon seul et unique désir en ce moment, c'est de descendre, d'aller tremper mes pieds endoloris dans la rivière et d'avaloir une grosse crème glacée molle à la vanille trempée dans le chocolat ? Jamais.

Plutôt mourir.

— Laurence ?

— Pas le temps de parler.

— On devrait redescendre.

— Descends si tu veux. Moi, je continue !

Je ne me retourne pas. Je ne m'arrêterai pas non plus. De toute façon, si je m'arrête, je perds connaissance, c'est certain. Je file, je tasse les branches avec fougue, je grimpe les roches comme une experte. Je meurs de chaleur. Plus tôt on arrivera en haut, mieux ce sera. Qu'on en finisse enfin avec cette excursion.

— Pourquoi tu m'as dit que tu faisais souvent de la marche en montagne ?

— Si j'avais su que c'était une discipline olympique, ton escalade, j'aurais laissé tomber.

— Tu pensais que le sentier était asphalté ?

— Juste se détendre un peu.

— Se détendre ? Mais c'est tout ce que tu fais ! Oh ! les quatre-temps ! Oh ! les carouges ! Oh ! la roche mouillée ! Oh ! le beau lichen !

— Si t'es pas capable de t'émerveiller, c'est bien dommage.

— Veux-tu que je te dise ce qui est dommage ?

— Non.

Et je grimpe. Je monte. Je m'écorche les genoux et je ne sens plus mes pieds. Je me répète que ce n'est qu'un mauvais moment à passer et qu'il y a sûrement des gens qui souffrent plus que moi dans le monde. J'ai beau chercher un exemple, je ne trouve pas.

— C'est ça, ton ruisseau ?

Il ne me répond pas. C'est sûrement le bon ruisseau parce qu'il s'installe déjà pour manger. Il sort ses barres de graines pendant que je me concentre sur mes ampoules. Je préférerais ne pas lui adresser la parole, mais, bon, je n'ai pas le choix.

— T'aurais pas des diachylons dans ton sac ?

— Non.

Son « non » est sans compassion.

A-t-il daigné mesurer l'ampleur de mes 14 ampoules ? Non. Il mange comme si je n'étais pas là. Comme si je n'étais pas souffrante.

— Aurais-tu de la ouate ?

- Non.
- De la crème ?
- Non.
- Une petite trousse de secours ?
- T'aurais dû mettre des chaussures de marche.
- Je pourrai plus jamais redescendre.
- J'avertirai ta famille.
- À moins que tu me fasses un cataplasme d'écorce de bouleau vert ?
- À moins qu'on laisse faire ?



Escalader une montagne, c'est pénible; redescendre, c'est mille fois pire. Avec de l'amertume et des ampoules, c'est l'enfer.

Le père de Vincent nous accueille à bras ouverts. Quelque chose me dit qu'il n'est même pas monté au sommet. Il est beaucoup trop souriant.

Beaucoup trop détendu. Et il sent encore la lotion après-rasage. C'est louche.

— Alors ? Belle randonnée, les jeunes ?

On enlève nos chaussures, nos bas et je fais tremper mes ampoules tranquillement. Sans rien dire. Il n'y a plus grand-chose à dire, de toute manière. Je n'ai rien en commun avec ce Vincent Bédard. Rien.

— Alors ? Comment c'était ? demande le père, trop enthousiaste, comme si on arrivait d'une expédition de trois mois dans le Grand Nord.

— Bien, répond son fils.

— Bien, je réponds aussi.

— Je pense que Vincent s'est enfin trouvé une bonne partenaire de trekking ?

— ...

— ...

— Vous êtes fatigués ?

— ...

— ...

— Avoue qu'on se sent bien après une bonne journée de randonnée!

Vincent n'avoue rien du tout.

— Vous êtes montés jusqu'où?

— Jusqu'au ruisseau.

— Jusqu'au ruisseau? Mais c'est rien! Avez-vous eu des problèmes?

— Un peu, répond le *king* du plein air en me jetant un regard de feu.

Le papa n'insiste pas.

Mais ma journée n'est pas tout à fait perdue. J'ai appris beaucoup. On ne m'y reprendra plus.

J'ai eu ma leçon.

Finis les coups de foudre!

MA PIRE

GAFFE

Quand une voisine que l'on connaît à peine nous offre de garder son chat que l'on ne connaît même pas, doit-on lui avouer que l'on ne connaît rien aux chats ou pas? Voilà la question que je me pose en ce moment.

— Rien de bien compliqué, me dit la voisine pour me rassurer. Tu viens le nourrir une fois par jour, tu lui fais des petits câlins, c'est à peu près tout.

— C'est que...

— Maurice n'est pas un chat capricieux.

— Peut-être, mais je...

— Je propose de te donner 140 dollars pour les deux semaines.

— Combien ?

— Deux semaines.

— Non, j'veux dire...

— 140.

Difficile de dire non. La mission semble assez simple, la paye est plutôt généreuse. Je n'ai absolument rien à faire pendant ces deux semaines et, même si je cherchais pendant des heures, je ne trouverais aucune raison valable de refuser, alors j'accepte l'offre de la voisine.

Pendant les vacances de madame Thibault aux îles de la Madeleine, je vais m'occuper de son Maurice. J'ai décroché le contrat du siècle.

J'en connais une qui va être jalouse.



— Tu vas garder un CHAT! hurle mon amie Geneviève quand je lui annonce la nouvelle.

— Imagine, elle me donne 10 dollars par jour.

— Pendant deux semaines ?

— Juste pour remplir son bol. C'est pas tellement compliqué.

— Mais t'es complètement folle, Laurence ! C'est sauvage, un chat qu'on connaît pas.

— Franchement, Geneviève.

— Il peut te sauter au visage n'importe quand. On sait jamais à quoi ça pense, un chat.

— Ben voyons.

— Pis la litière ?

— Quoi, la litière ?

— Tu vas changer la litière ?

— Elle a pas parlé de litière.

— Changer ça, c'est l'horreur, Laurence.

— Je la changerai pas, c'est tout.